

# Nuit de la philosophie à Berlin

## L'épreuve de la haine

### I

La violence, à commencer par celle qui distingue toutes les guerres, prend toujours par surprise ceux et celles qui, quelques semaines avant son irruption, son effraction dans la vie de chacun, voulaient garder toutes les raisons de se rassurer, en les croyant *impossibles*, malgré tous les signes annonciateurs de leur venue : la montée des tensions internes ou internationales, dans le cas des conflits, les déclarations menaçantes des uns et des autres, les tribunes alarmantes publiées dans la presse. Il semble toujours, avant que le déluge de destructions qu'elle entraîne devienne l'évidence, que les *raisons* de l'empêcher et de la stopper l'emporteront sur sa folie, que la parole, autrement-dit, reste encore *possible* et qu'au bout du compte une solution se présentera — parce que, dit-on, il n'y a pas de bien plus précieux que *la paix civile et internationale* et de mémoire plus traumatisante que celle des guerres passées. C'est pourquoi la surprise est double. D'une part, la guerre, elle-même, à laquelle personne ou presque ne voulait croire est un saisissement. D'autre part, les premières victimes, les premières destructions et, avec elles, les premiers soupçons d'exactions et de crimes ont pour effet immédiat que, du jour au lendemain, les voix de la paix, celles-là mêmes qui voulaient *croire* la guerre impossible, sont aussi rapidement étouffées qu'un flambeau qu'on éteint en même temps que sont

reniés les idéaux qui en entretenaient la flamme, qu'ils soient « culturels », « moraux » ou « politiques ». Car c'est alors *au service de la guerre* que la « raison » désormais belliciste, mais aussi la littérature et la science se mettent, rares étant les voix qui trouvent encore le courage de s'opposer à l'emportement général : c'est à dire à la « culture de l'ennemi » et à la construction de la haine qui en sont les instruments les plus efficaces et les plus impérieux.

La haine, il faut d'abord la comprendre dans ce qui en fait l'essence : une rage de destruction, une volonté radicale d'anéantissement. Elle ne se réduit pas à un conflit d'opinions ni à une opposition politique. Elle n'est ni « raisonnable » ni « rationnelle », quels que soient les arguments et les prétextes qu'elle avance. La haine est une passion — et c'est toujours ainsi que les philosophes classiques l'ont décrite — Elle est une passion qui introduit dans la politique une déraison meurtrière. Pour autant, elle n'est pas naturelle ou spontanée. Elle ne s'explique pas par une hypothétique essence conflictuelle de la relation qui précipite les uns contre les autres. Quand bien même tous les signes (toujours plus orchestrés qu'on ne pense) nous seraient donnés du contraire, la haine est toujours une construction. Voilà la première thèse que l'on soutiendra ici : la haine est le ressort dont ont besoin les forces politiques pour toutes les guerres qu'elles mènent, à l'extérieur, comme à l'intérieur. Car toute guerre suppose qu'un ennemi soit ciblé comme devant être anéanti. Or il ne va jamais de soi qu'il soit perçu comme tel. Encore une fois, il n'y a pas d'ennemi « naturel », quelle que soit l'illusion qu'on en ait. Il suppose une culture — une culture qui « cultive sa désignation, sa perception comme tel, une culture qui les fait naître, grandir, qui les développe et les entretient (cette désignation et cette

perception), qui les arrose de tous les moyens à sa disposition — ce qu'on appellera ici *la culture de l'ennemi*.

La haine est l'instrument de cette culture. Comme toute passion, c'est une passion intéressée, une passion dont l'intérêt est de renforcer, de consolider la perception de l'ennemi désigné et ciblé comme devant être détruit. Pour autant, et même s'il y a beaucoup de calcul dans la haine, de raisons à sa déraison, elle ne se réduit jamais à ce calcul. Car ce qu'il faut ajouter aussitôt, comme son second trait distinctif, c'est que les forces libérées à cette occasion, le plaisir-désir de meurtre, le désir de vengeance, la pulsion de mort, finissent toujours par devenir incontrôlable, la haine au bout du compte échappe à tout contrôle ; elle sort des limites dans lesquelles ceux-là même qui avaient pris la responsabilité d'en déclencher la manifestation pensaient pouvoir la contenir. Cet excès, cette démesure, cette contagion, c'est ce qui fait de quiconque se risque à en appeler à la haine, pour s'en servir, à l'encourager, pour se donner une arme, un apprenti sorcier. Ce n'est pas en vain qu'on parle à son sujet de « déchaînement », de « débordement » ou d' « explosion ». S'il peut y avoir, autrement-dit, de la « raison » dans la provocation de la haine, dans les discours et les images, la rhétorique et les montages qui la produisent, ce qui est provoqué, ce qui est produit échappe toujours à la raison. Voilà pourquoi l'ennemi— et c'est un point capital — l'ennemi ne se réduit jamais à sa construction rationnelle. Sa production échappe à la raison.

Vient le temps, en effet, — et ce temps vient toujours — où la haine a si bien prise dans le terreau de la culture de l'ennemi qu'il semble impossible de l'en arracher, de l'extirper, de revenir en arrière, d'arrêter le cours de ses débordements, de sortir de la spirale de violences qu'elle

engendre inéluctablement. Tout se passe alors comme s'il était impossible à ceux qui s'y sont abandonnés de faire ce que la raison pourtant ordonnerait de faire : prendre de la distance, garder la mesure. Telle est la responsabilité des auteurs de haine. La passion qu'ils déclenchent chez les uns et les autres les privent de tout recul et elle ignore la mesure. Elle refuse toutes les médiations, à commencer par celles du langage. Elle ne donne à la parole, au dialogue aucune chance de la guérir, de la supprimer ni même de l'atténuer : la haine ne connaît pas l'atténuation. Voilà pourquoi elle est une **épreuve**. Elle l'est pour le philosophe ; elle l'est plus généralement pour tous ceux et celles qui veulent résister à son emprise, garder une indépendance de l'esprit, un souci de la vérité et surtout, avant toute chose, *préservé de la violence*. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet ! La violence est le nœud de la question. La haine cherche la violence, elle la demande, elle la désire, de façon plus ou moins explicite, elle ne veut pas autre chose, elle ne sait pas sortir de son obsession envahissante.

Et c'est la raison pour laquelle, cette épreuve en est une aussi pour le politique. La politique heureusement ne saurait tolérer que la haine destructrice échappe à son contrôle, de façon durable, elle ne peut la laisser s'installer au-delà du besoin qu'elle en a eu, pour mener l'une ou l'autre de ses guerres, quand elle a cédé à sa tentation, et de l'usage qu'elle en a fait, à ses risques et périls, dans des circonstances très déterminées et de façon très ciblée. La haine, en ce sens, présente un défi non seulement pour ceux qui veulent s'opposer à elle, parce qu'ils ont conscience de ses ravages, comme Romain Rolland à l'automne 1914, mais également pour ceux qui l'ont déclenché et qui ne savent plus comment l'arrêter, enfin et surtout pour ceux qui héritent d'une situation politique et d'un climat moral, d'un contexte humain, faudrait-il dire, qu'elle a, depuis longtemps, profondément

gangréné — comme ce fut, plus tard dans le siècle, le cas de Gandhi, de Martin Luther King et de Nelson Mandela. Or vaincre la haine, la contrer, la surmonter, la dépasser, c'est d'abord suspendre ces violences et inverser, renverser le cours d'une histoire qu'elle domine. Et c'est, donc, distiller dans les cœurs et les esprits, voir imposer aux institutions une forme déterminée de « non-violence », en trouvant les ressources nécessaires pour échapper à l'enchaînement des destructions. Toute la question alors est de savoir où puiser les ressources, indissociablement morales et politiques, spirituelles peut-être, de cette interruption, de cette voie de dégagement, de ce retournement même de la destruction mutuelle en construction commune. Tel est le problème partagé par les quatre grandes figures, les quatre voix, les quatre destins évoqués à l'instant, comme autant de phares de cette non-violence dans le siècle.

Il faut, avant d'en venir plus explicitement aux premières semaines de la première guerre mondiale, à la destruction de la bibliothèque de Louvain et de la cathédrale de Reims et à la façon dont celle-ci revient, comme un leitmotiv, dans la correspondance de Romain Rolland et de Stefan Zweig, dire un mot de la violence. Il y aura toujours deux façons de la penser. La première lui suppose des vertus, elle la justifie par *sa finalité* et ses *effets* qu'elle présente comme bénéfiques : une justice salvatrice, une revanche indispensable, la restauration d'un ordre, le paiement d'une dette, une révolution nécessaire. Or, pour obtenir cette perspective flatteuse, il faut à ceux et celles qui se réclament de la violence transiger avec la vérité de ces effets, ce qui veut dire en organiser une perception et une interprétation sélective. C'est pourquoi il n'y a pas de justification de la violence, au titre de la haine, qui ne soit en même temps un renoncement à la vérité et à ses bienfaits. Voilà ce que Romain Rolland n'aura de cesse de rappeler aux

folliculaires de la haine, comme aux cohortes haineuses qu'ils poussent à battre le pavé, convaincues qu'elles sont animées d'une juste colère : la haine de l'autre, avec ce que celle-ci comporte d'insultes, d'outrages, d'appels au meurtre, et le refus ou le déni de la vérité vont toujours de pair. Et les ressources qui permettent de surmonter son épreuve supposent toujours que les masques tombent, que les mensonges soient dénoncés et que soient rétablies les conditions d'une parole publique, animée du souci et du courage de cette même vérité. A l'inverse, l'idôlatrie de la « Patrie », mais tout aussi bien de la « Justice », de la « Liberté » et même de la « Paix » — qu'il faut écrire ici avec des guillemets et des majuscules, pour indiquer qu'il ne s'agit pas de leur idée, mais bien de leur idole meurtrière — se distingue en ceci qu'il lui faut toujours s'accommoder d'un mensonge répété sur les effets de la violence qu'elle autorise, se masquer, se voiler, minimiser ce qui est détruit, en leur nom. Or ce qui est détruit est toujours une addition de singularités discontinue : 1+1+1 ...etc. Et non tel et tel ensemble indéterminés dans leur extension, une « masse », une « classe », une « race » — n'importe quelle « différence » — ceux là mêmes auxquels s'en prennent les discours et les actes haineux. Lorsqu'on dit, par conséquent, que ses propres mensonges rendent la haine aveugle, c'est d'abord et avant tout ces singularités qu'elle ne voit pas, qu'elle ne peut plus et qu'elle ne veut plus voir. Elle ne sait pas, elle ne veut pas savoir ce qu'elle détruit à chaque fois singulièrement.

Cette cécité, c'est l'essence de la contagion de la violence en temps de guerre. Donner droit à la haine, c'est toujours se mentir à soi-même, en même temps qu'aux autres, et se rendre aveugle. Même quand elle s'exerce sur un individu particulier qu'elle connaît et qu'elle peut nommer, la haine en vérité ne veut rien connaître de ce qui fait l'absolue singularité,

irremplaçable, insubstituable de celui qu'elle condamne. Elle ne veut rien savoir de sa vulnérabilité et encore moins de la responsabilité de l'attention, du soin et du secours, que celle-ci exige. C'est à cette éclipse qu'on a donné le nom de « consentement meurtrier » ; et s'il existe bien des formes d'un tel consentement qui n'ont pas besoin de la haine (toutes ses formes passives, toutes celles qui relèvent de la négligence, de l'indifférence ou de l'oubli) pour être manifestes, cette dernière n'en demeure pas moins l'un de ces moteurs les plus puissants, dès que, la guerre déclenchée, ce consentement se fait actif et participatif. C'est pourquoi il y a une seconde façon de penser la violence qui a pour principe de mettre l'accent, d'abord et avant toute autre considération, sur ce que celle-ci détruit. Non pas ce qu'elle détruit en général ! Non pas un ensemble déterminé (un ordre, des institutions, un système, un groupe, une « classe », un « peuple » ou une « race »), auquel cas cette façon de penser ne serait que le revers de la première — mais ce que la violence détruit singulièrement : l'addition discontinue des singularités :  $1+1+1 \dots$  ! Voilà ce qui distingue cette façon de penser : elle s'attache à la singularité des relations humaines, au tissu de ces relations qui fait de chaque existence singulière un monde à soi tout seul. Au rouleau compresseur de la haine, elle oppose une micro-analyse, une microphysique, pourrait-on dire, de la violence. C'est pourquoi cette compréhension de la violence dans ses effets les plus singuliers, dans la multiplicité de ces effets, irréductibles à toute généralité, est au moins autant le fait de la littérature et des témoignages que celui des traités de philosophie. Pour connaître le prix des vies brisées par la violence (et par la haine, dont celle-ci s'autorise) la pensée appelle des récits — comme le savait Romain Rolland en écrivant *Clérambault* pendant la guerre.

## II

Comment ne pas évoquer, à propos de la haine et de son épreuve, des combats qu'elle appelle pour se dresser contre elle, la figure de Romain Rolland ? Lorsque ce dernier entreprit de rassembler les textes qu'il avait publiés dans le *Journal de Genève*, dans les premiers mois de la guerre, il hésita d'abord entre deux titres, *Au-dessus de la haine*, puis *Contre la haine*, et finit par ne retenir aucun des deux, donnant à l'ensemble le titre que nous lui connaissons : *Au-dessus de la mêlée*. Et pourtant, c'est bien d'une opposition et d'une résistance à la haine qu'il s'agit d'un bout à l'autre du recueil, qu'il faut entendre dans sa triple dimension : celle du refus des passions négatives que provoque et sollicite la guerre, en même temps qu'elle s'en nourrit, celle du « courage de la vérité » qu'implique un tel refus, celle enfin des gestes de secours, de soutien, d'entraide, sinon d'amour censés dégager la voie périlleuse d'une alternative à l'engrenage mécanique des sentiments hostiles. La haine, en effet, ce fut d'abord en 1914, comme chacun sait, celle de « l'adversaire », pour le développement et l'entretien desquelles toutes les forces politiques, mais également spirituelles des pays belligérants semblaient s'être conjurées, le moteur, en d'autres termes, de cette véritable « culture de l'ennemi », sans laquelle l'exigence *sacrée* du « sacrifice » imposé à toute une génération n'aurait pu s'emparer des consciences. C'est peu dire que, dès septembre 1914, Romain Rolland n'eut de cesse d'en dénoncer les artifices rhétoriques, les retournements les plus radicaux, ceux-là même qui consistaient à brûler du



jour au lendemain, les convictions, les idéaux et les admirations qu'on défendait encore la veille, les fausses nouvelles, comme autant de composantes de ce « consentement meurtrier », qui est donc la vérité de toute guerre, et que ses dénonciations firent de lui la *cible* d'une hostilité publique généralisée qui ne connut que peu d'exceptions. Aussi la haine ne fut-elle pas seulement celle, dirigée contre l'ennemi, qu'il refusait de partager, mais aussi bien celle à laquelle lui-même s'exposait, en le faisant savoir publiquement. Écoutons la profession de foi qui conclue l'introduction qu'il rédigea en septembre 1915 pour l'ensemble du recueil :

*« J'ajouterai un seul mot. Je me suis trouvé, depuis un an, bien riche en ennemis. Je tiens à leur dire ceci : ils peuvent me haïr, ils ne parviendront pas à m'apprendre la haine. Je n'ai pas affaire à eux. Ma tâche est de dire ce que je crois juste et humain. Que cela plaise ou que cela irrite, cela ne me regarde plus. Je sais que les paroles dites font d'elles-mêmes leur chemin. Je les sème dans la terre ensanglantée. J'ai confiance. La moisson lèvera<sup>1</sup>. »*

Il reste que, dans une Europe qui ne connaissait plus d'autre logique que celle de l'enfermement de chacun dans la rhétorique belliqueuse de son camp, se tenir « au-dessus de la haine », c'était encore affirmer une troisième chose : pas seulement une opposition ni le courage d'une exposition donc, mais une alternative ou encore une voie de *dégagement* : le pari qu'un autre discours et surtout une autre action restaient possibles — que, par conséquent, les artifices de cette rhétorique et les mensonges qu'elle impliquait n'étaient pas une *fatalité* et qu'il y avait le moyen de penser et d'agir *autrement*. Si *Au-dessus de la mêlée* comporte une dimension communément morale et politique, celle-ci, en d'autres termes, ne tient pas seulement à son « refus de la haine », mais au moins autant à ce

---

<sup>1</sup> Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2013, p.45-46.

qu'elle lui oppose, de la façon la plus concrète qui soit : un autre discours et une autre action. Et la première chose qu'il faut dire — et qu'il importe sans doute de savoir entendre encore aujourd'hui —, le premier appel que Romain Rolland adresse aux peuples européens pour qu'ils résistent à la haine consiste à leur rappeler qu'elle n'est pas une donnée « naturelle » de la relation entre les peuples et qu'il est faux de croire, comme on tente de le faire aujourd'hui à l'autre bout de l'Europe, après l'avoir fait, il y a vingt ans dans les Balkans, il est meurtrier d'imaginer qu'elle aurait des fondements ancestraux, pluriséculaires qui en feraient une fatalité de l'histoire. Non, ce qu'il fallait dire en 1914 aux peuples européens, à commencer par les Allemands, les Britanniques et les Français, c'est que leur supposée haine respective, quels que soient les motifs invoqués, les arguments avancés, était d'abord et avant tout *construite* par une armée d'idéologues engagés dans l'aventure, munis des instruments rhétoriques les plus puissants, qui ne reculeraient devant aucun mensonge, aucune « fausse nouvelle » pour justifier la guerre. Et il fallait encore ajouter que s'il était si périlleux de le dire, c'est que cette construction était par ailleurs soutenue par une véritable confiscation de la parole : la censure des gouvernements relayée par celle de l'opinion, l'une et l'autre privant les esprits libres de tout moyen pour opposer à la haine et aux violences qu'elle légitime une contre-parole.

Voilà ce que Romain Rolland n'aura de cesse de souligner, autant dans ces articles que dans son *Journal* et dans sa correspondance avec, entre autres, Stefan Zweig : La première victoire de la guerre, c'est toujours une confiscation de cet ordre ! Elle impose, de part et d'autre de la ligne de front, deux discours opposés, dans leur présentation respective de l'ennemi en objet d'une haine exigée, deux logiques qui reviennent pourtant au

même, par leur méthode, leurs automatismes de pensée et leurs calculs stratégiques, communément étrangers à toute réflexion distante, à tout recul, à tout effroi devant la violence qu'ils réclament — hostiles par principe à « l'indépendance de l'esprit », comme si chacune n'était jamais que le miroir de l'autre. La parole qui suit avait dès lors bien peu de chances d'être entendue :

*« Entre nos peuples d'Occident, il n'y avait aucune raison de guerre. En dépit de ce que répète une presse envenimée par une minorité qui a son intérêt à entretenir ces haines, frères de France, frères d'Angleterre, frères d'Allemagne, nous ne nous haïssons pas. Je vous connais, je nous connais. Nos peuples ne demandaient que la paix et que la liberté<sup>2</sup>. »*

Entre ce que disaient les « Allemands » et ce que disaient les « Français » les uns des autres, il n'y avait donc pas de différence, dès lors qu'ils restaient pris dans les filets de leur rhétorique haineuse, sans recul, sans distance critique, sans examen des faits et sans analyse des discours — il n'y avait pas de différence et donc pas de débat possible, aucune espace pour un partage contradictoire de la parole qui dégage la possibilité d'un jugement objectif. Le premier effet de la haine ainsi, c'était d'introduire dans les esprits une confusion et une obscurité telles qu'on ne savait plus ce qui était vrai et ce qui était faux, ou plutôt que la vérité elle-même, l'objectivité des faits rapportés, la réalité des violations dénoncées ne faisaient plus l'objet d'un examen. C'est pourquoi la première façon de s'y opposer devait être de redonner droit à une telle parole, en inventant un espace public susceptible de redonner à « l'indépendance de l'esprit », seul garant de la morale, le crédit que les emportements de la haine lui avaient fait perdre. Il n'est pas anodin, de fait, que la « haute cour », à la

---

<sup>2</sup> Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 76.

formation de laquelle Romain Rolland en appela fut présentée comme « une haute cour *morale*, un tribunal des consciences qui *veille* et qui prononce sur toutes les violations faites au droit des gens, d'où qu'elles viennent, sans distinction de camp ». De quoi s'agissait-il, sinon de redonner crédit à une force morale et spirituelle, censée transcender toutes les divisions, de classe, de race et de nation, dépasser le cloisonnement des appartenances, alors même que les autorités qui l'incarnaient traditionnellement, celle des Eglises et des partis, à commencer par ces élites socialistes, dans lesquelles Jaurès avaient mis tant d'espoir, s'étaient compromises et discréditées. Il fallait commencer par *croire*, nous dit Rolland, dans le « pouvoir moral de l'humanité » et dans sa capacité à infléchir la politique. Voilà le premier pas décisif qu'il importait de faire pour surmonter l'épreuve de la haine, celui-là même qui devait conduire l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, au lendemain de la guerre, à s'intéresser à l'œuvre et à la pensée de Gandhi, en lui consacrant un essai et en entretenant avec lui une correspondance suivie. Un tel pouvoir ne pouvait être que l'objet d'une *foi*. *Il fallait y croire* — et ce qui est grave, c'était de ne plus en être capable, de perdre confiance dans la capacité des hommes, à commencer par les hommes de science et de culture, si prompts à se rallier à la cause de la violence, à se reprendre, à se retrouver, à rassembler leurs forces pour l'instituer. Si l'on devait s'abandonner, en effet, à l'idée que la tâche est impossible, si l'on devait céder au découragement et renoncer à l'espoir d'une contre parole commune, considérant d'emblée que tout discours et que toute action, par essence partisans et donc partiaux, étaient tributaires des intérêts communautaires, dont ils se devaient de rester solidaires, ce serait n'hésiter pas à proclamer l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée*, le déshonneur de l'humanité !

« Ce tribunal, qu'on le voie à la fin ! Osez le constituer. Vous ne connaissez pas votre pouvoir moral, ô hommes de peu de foi ! ... Et quand il y aurait un risque, ne pouvez-vous le courir, pour l'honneur de l'humanité ? Quel prix aurait la vie, si vous perdiez, pour la sauver, toute fierté de vivre ! ...<sup>3</sup> »

Et il poursuit, un peu plus loin :

« Rien de ce que nous ornons, famille, amis, patrie, rien n'a droit sur l'esprit. L'esprit est la lumière. Le devoir est de l'élever au-dessus des tempêtes et d'écarter les nuages qui cherchent à l'obscurcir. Le devoir est de construire, et plus large et plus haute, dominant l'injustice et les haines des nations,, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier<sup>4</sup>. »

Pour autant, ce « pouvoir moral » ne « tombait pas du ciel ». Il avait ses ressources propres qui appartenaient à chacune des cultures des nations belligérantes, lesquelles, loin d'attester leur séparation et l'enfermement de chacune d'elles dans une identité étrangère aux autres, constituaient et manifestaient au contraire leur patrimoine commun : celui précisément de « l'humanité ». Il n'est pas anodin, dès lors, qu'en 1919 Romain Rolland publie un autre recueil intitulé *Les Précurseurs* qu'il devait réunir plus tard, en un seul volume, avec ceux qui composent *Au-dessus de la mêlée* sous le titre *L'esprit libre*. Des précurseurs, voilà ce qu'il convenait de rappeler aux intellectuels fauteurs de guerre, la « volonté de paix » en avait connus, dont il était urgent de se réapproprier l'exemple. La « force morale » qui faisait défaut à l'Europe, quand elle n'avait plus d'oreille que pour l'héroïsme des sacrifices qu'elle exigeait, de part et d'autre, c'était à chaque nation de la puiser dans sa langue et dans sa culture, parce

---

<sup>3</sup> Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 77-78.

<sup>4</sup> Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, op. cit., p. 78.

qu'ouvertes au reste du monde, elles témoignaient d'un partage plus profond et plus solide que la logique des conflits, et qu'elles attestaient une « compréhension entre les peuples », une entente, un débat, un dialogue ininterrompu qui rendaient les ruptures produites par la haine incompréhensibles. On ne sera pas surpris donc que l'appel à un tribunal des consciences s'accompagne d'un plaidoyer pour la littérature qui traverse les frontières, brise les cercles de l'appartenance. Si l'on voulait résister à l'identification de l'Allemagne au militarisme prussien, comme à celle de la Russie au despotisme des tsars, il fallait rappeler la voix des écrivains et répéter ce qu'on leur devait. Il fallait avoir le courage de dire, *d'ailleurs*, contre toute perception globalisante, inséparablement haineuse et caricaturale, des nations, la dette que l'on avait contracté, en France, comme partout en Europe, à l'encontre de la culture allemande comme de la culture russe — et réciproquement.